

L'inconscient permet-il autant que la conscience de définir l'homme ?

Introduction

Analyse du sujet : Cette question part d'un présupposé : « que la conscience définit l'homme ». Elle nous demande d'examiner s'il est fondé.

Si justement l'inconscient peut également définir l'homme, alors certainement ce présupposé ne sera-t-il pas fondé. A l'inverse, si l'inconscient est certes humain, mais ne définit pas l'homme, alors faut-il en conclure nécessairement que l'homme est toujours conscient ? Ou bien, si la conscience n'est pas plus caractéristique de l'homme que l'inconscient, alors il faut en conclure qu'il n'est pas plus défini par l'un que par l'autre, mais peut-être par la tension entre les deux, comme un paradoxe du type de ceux qu'affectionne Pascal (ni ange, ni bête). Par conséquent, ce sujet nous conduit à réfléchir sur la possibilité de définir l'homme à partir de deux propriétés opposées, à nous interroger finalement sur la possibilité même de le définir. Mais cette difficulté n'est elle pas significative : si l'homme est tout autant conscient qu'inconscient, ou encore ni complètement conscient, ni complètement inconscient, c'est qu'il n'est pas un être achevé, monolithique, mais une tâche, un devenir, un devoir être. Et ce qui définit l'homme justement, n'est-ce pas cette capacité à produire un effort pour devenir conscient ou pour prendre conscience.

Comment se poser la question de la définition de l'homme, sans déjà partir du principe que ce n'est qu'un homme conscient qui peut se l'adresser à lui-même. Chercher à se définir témoigne donc d'une conscience minimum. Reste à savoir comment cette conscience réfléchie de soi-même peut conduire l'homme à découvrir que c'est précisément sa conscience qui le définit. Et comment alors le définit-elle ? C'est en tout cas le résultat de la méditation cartésienne que d'avoir défini l'homme par la conscience, d'avoir fait de la pensée consciente le propre de l'homme, ce qui le sépare des pierres ou des brutes. La conscience est en effet ce qui caractérise l'homme, car elle est ce qu'il ne peut remettre en cause, ce qui lui apparaît comme indubitable. Sans elle, non seulement, l'homme ne serait plus sûr d'exister, mais il n'aurait plus la moindre connaissance certaine, ni de lui, ni du monde et il ne pourrait plus être responsable et maître de lui. La conscience est donc ce par quoi toute chose gagne une définition.

Dans cette perspective cartésienne, soit l'inconscient n'existe pas, parce qu'il n'y a pas de pensée inconsciente, soit il relève du corps que l'homme ne connaît pas parfaitement, mais dont il cherche à comprendre les mécanismes pour mieux le dominer et notamment être responsable de ses passions.

Pourtant est-il vrai que la pensée soit plus facile à connaître que le corps, qu'elle nous donne un savoir vrai de nous-mêmes et exhaustif ? Ne faut-il pas reconnaître que bien souvent elle est parcellaire, limitée, finie, incapable de tout saisir, de se souvenir de tout, de nous rendre parfaitement intelligibles à nous-mêmes tous nos désirs, toutes nos pensées ? Faut-il alors recourir à l'hypothèse de l'inconscient pour combler ces données lacunaires de la conscience ? Mais cela voudrait dire que cet inconscient ne jouerait qu'un rôle résiduel, accidentel, occupant seulement l'espace laissé vide par la conscience ? L'inconscient ne serait alors que le négatif de la conscience, ce qu'elle produit par un défaut d'attention qu'on peut toujours corriger, par simple négligence ou défaillance de la raison qu'on peut toujours éviter, ou bien encore pour permettre son bon fonctionnement et pour rester vigilante sur l'essentiel (Bergson). Mais c'est qu'alors il n'occupe qu'une place secondaire dans notre vie psychique tout entière organisée par la conscience. N'existe-t-il pas une autre approche de l'inconscient d'après laquelle celui-ci menacerait la conscience de perdre tout contrôle sur le moi, toute emprise sur l'homme et du même coup en bouleverserait la définition ?

En effet, la vraie force de l'inconscient n'est elle pas de nous montrer l'homme sous son vrai jour, comme un être que sa conscience berce d'illusions ? L'inconscient loin d'être le négatif de la conscience, la simple inconscience de ce à quoi je ne pense pas, n'est-il pas une force rivale ayant également une prétention à définir l'homme comme un être soumis à des désirs incontrôlables, ne s'appartenant pas, tyrannisé par des forces obscures, aveugle et misérable ? Faire jouer à l'inconscient un tel rôle revient à en changer du tout au tout la définition ; il ne peut plus s'agir d'un être libre et responsable. Si par conséquent l'inconscient devient le propre de l'homme, il n'est plus possible de le définir également par la conscience. Les deux instances rivales ne sont pas à égalité, l'une définit forcément l'homme plus que l'autre .Soit la conscience domine et je peux venir à bout de l'inconscient, soit l'inconscient domine , mais alors comment le sais-je ? Comment peut on affirmer que l'inconscient définit l'homme et le savoir ; l'affirmer, n'est-ce pas faire preuve d'une lucidité qu'interdit cette définition de l'homme ?

Est-ce bien d'ailleurs l'homme que définit l'inconscient, ou simplement une pierre (cf.Spinoza) s'imaginant qu'elle est libre alors qu'elle subit des déterminismes sans le savoir ? Peut-il s'agir d'un homme, si de surcroît ces déterminismes sont ceux que nous décrit Freud : pulsions de mort et libido, contre lesquels toute la civilisation s'est édifiée pour s'humaniser ? Est-ce donc la soumission à ces pulsions ou leur négation qui définit l'homme ? Comment l'homme a-t-il pu les refouler sans les saisir comme étant à refouler, c'est-à-dire sans en prendre malgré tout conscience ? Comment par ailleurs des pulsions aussi chaotiques et anarchiques peuvent elles conférer à l'homme une unicité nous permettant de le définir ? Comment enfin des pulsions aussi perverses et monstrueuses, incapables comme les instincts des animaux, de préserver l'homme de sa propre perte, pourraient elles le caractériser comme genre humain, capable de former une communauté ?

L'inconscient ne peut donc pas plus qu'une conscience parfaitement achevée et transparente à elle-même définir l'homme. Mais cela ne veut pas dire que l'inconscient ne soit pas humain. Il révèle bien l'ambiguïté de l'homme, défini à la fois comme corps et comme esprit, comme désir et comme culpabilité, comme nature et comme culture. L'inconscient appartient donc bien à l'homme originaire, rivé à toutes sortes de facteurs de régression , mais la conscience lui appartient aussi , non pas de façon achevée et immédiate, mais comme être défini par une capacité à se dépasser, à nier le naturel en lui- Freud dirait à refouler et à sublimer ! On comprend sans doute mieux l'homme comme cet être tiraillé et déchiré, dont la conscience a une histoire le faisant sortir de l'enfance pour devenir adulte. L'histoire de la conscience est bien ce processus par lequel l'homme tente de s'arracher à l'inconscience , d'interpréter ou de déchiffrer son inconscient. Elle pourrait se résumer ainsi : « Wo es war, soll ich werden » (Là où c'était, je dois devenir) On ne peut donc pas additionner Descartes et Freud et leur donner à chacun la moitié de l'homme, car la conscience et l'inconscient ne sont pas complémentaires, mais c'est plutôt la dialectique entre les deux qui renvoie à la totalité de l'homme. Même Freud peut être considéré comme celui qui nous incite à substituer à une conscience immédiate et illusoire une conscience médiante et instruite par le principe de réalité ; il ne donne pas son congé autrement dit à la conscience , mais l'invite à un cheminement , à une tâche presque illimitée : quand aurons nous fini d'ailleurs de devenir humains ?

A défaut d'être conscient, l'homme est donc cet être qui ne cesse pas de le devenir, car il a beau d'abord être aveugle et obscur à lui-même, s'il en restait là il ne se poserait pas la question de sa définition c'est-à-dire de savoir ce qu'il a à être : un être avant tout sachant répondre de lui devant les autres.